



L'antiquaire de la rue Saint-Lazare

Par Christophe Donner

Il n'a pas de nom, ce qui serait presque, déjà, un gage d'élégance pour un magasin d'antiquités. On en a trop vu des « Au temps retrouvé », des « Grenier de Marie-Jeanne », des « Cousin Pons »... Il est au 30, rue Saint-Lazare, loin de tout carré spécialisé, de rues réservées, nommés aussi « village », ou « Louvre ». Résistant à la ghettoïsation des antiquités, celui-ci est un antiquaire de quartier, pourrait-on dire. On passe devant, son cabas à la main, et les enfants s'arrêtent sur la vitrine, carambolage de poussettes... « Maman ! Maman ! Un cheval ! »

Arthur Bruet et Xavier Eeckhout ont le même âge, 33 ans. Après avoir vendu des cigares dans le Nord, pour Davidoff, et tenu un stand aux puces de Vanves, Xavier s'est associé à Arthur et, en 2000, ils ont pris cette boutique.

Ils n'ont pas l'air d'avoir une époque préférée, nos jeunes antiquaires, une curiosité qui trahit leur goût. « Magasin de curiosités », disait-on jadis. C'est peut-être ça. Mais rien n'est laissé au hasard, en fait, dans ce chaos d'époques et de modes ennemies. La fréquentation des contraires vous apprend que l'anachronisme n'est pas seulement un charme, c'est un ordre. Une pensée, comme on dit en philosophie.

ET CHAQUE ANTIQUAIRE A LA SIENNE.

L'art de tenir un magasin d'antiquités consiste à mettre en valeur des objets abandonnés, sans en faire non plus des tonnes, de manière à laisser au chaland le sel de la découverte, avec ce qu'il faut de poussière, d'ombre, de bancal, de restauré.

Arthur Bruet et Xavier Eeckhout ne cessent de changer l'organisation de leur boutique. Les objets disparaissent, reviennent deux mois plus tard, plus ou moins près de la vitrine, au gré des caprices qui rythment leur vie, dessinent le cadastre de leur passion. On imagine une réserve prodigieuse et la malice professionnelle qu'ils

éprouvent quotidiennement à choisir la paire de chenets rare, la chaise qui n'est pas de Garriche, le cheval du comte Henri Geoffroy de la Planche de Ruillé, qui me décidera enfin à entrer pour demander ce que c'est, combien, comment, où et quand.

C'est un sculpteur à peu près inconnu, dont on a dispersé l'atelier aux enchères, à Drouot, il y a plus de vingt ans. Et sa cote, depuis, n'a cessé de monter.

Arthur Bruet en parle maintenant comme d'une vieille connaissance, ce qui est peu vrai-

semblable puisque Le comte de Ruillé est mort en 1922, à l'âge de 80 ans. Mais depuis qu'il a acquis les pièces disposées dans son magasin, ici ou là, cinq, et celles qu'il garde pour lui, trois, il s'en est fait une idée, pleine d'affection, c'est logique.

Le comte de Ruillé œuvrait en dilettante, il peignait aussi, et n'a pratiquement jamais fait couler de bronze de son vivant. Soit parce que ça l'ennuyait, soit que personne n'en voulait. Il a

bien fait quelques chiens, un Murat, des boxers, mais l'essentiel de son œuvre tourne autour du cheval (amazone, jockeys, attelage, charge de hussards, courbette et croupade).

L'intérêt des plâtres, c'est que ce sont des pièces uniques, et ceux-là sont d'une exquise fragilité, un morceau de jambe est manquant, une oreille, mais que reste-il de Samothrace, dont on dit pourtant le plus grand bien ? La porosité de la matière a fixé la poussière en traces, taches, qui sont comme le dessin du temps passé dans l'atelier de l'oubli, devenu grenier pour ces montures qui passeront là près d'un siècle de purgatoire.

Ce qu'il faut de courage à un artiste pour être académique !

Le prix de ces plâtres ? Entre 3 et 4 000 euros. Mais quand j'y retournerai pour les prendre en photo, il m'annoncera qu'ils sont tous vendus.

Un cheval en plâtre, du comte de Ruillé, me décida, un jour, à entrer...